

le quitta qu'après l'avoir vu profondément endormi.

Le lendemain, de très-bonne heure, Paul alla prévenir la mère de Julien et, lorsque ce dernier s'éveilla, il trouva sa mère à son chevet.

Après les premiers épanchements, il raconta son histoire ; c'était, hélas ! l'histoire d'un grand nombre des nôtres. Incapable de trouver un travail lucratif, à cause de la guerre de sécession qui venait d'éclater entre le Nord et le Sud des Etats-Unis, il avait pris du service dans l'armée, et avait fait presque toute la campagne. Blessé dans un engagement, il avait été fait prisonnier et interné dans la terrible prison d'Andersonville, dont les horreurs, aujourd'hui même, ne sont pas encore oubliées. Il avait passé quatorze mois dans cet enfer où, chaque jour la faim, la soif, la misère et les privations de toutes sortes emportaient un prisonnier sur quatre. Il avait vécu comme les autres, — si cela s'appelle vivre, — dans des trous pratiqués dans le sol pour se garantir des ardeurs insupportables du soleil pendant le jour, et de l'humidité glaciale qui tombait pendant la nuit. Pour toute nourriture, les prisonniers n'avaient, par jour, chacun, qu'un demiard de farine grossière de maïs ; ils étaient obligés de délayer cette farine dans des vases de glaise sèche, qu'ils fabriquaient eux-mêmes et, n'avaient pour la cuire que les rayons du soleil. Pour boire, ils prenaient l'eau d'un petit ruisseau qui passait dans le milieu de leur enclos et qui servait en même temps d'égoût !

Enfin, au bout de quatorze mois, comme nous venons de le voir, la proclamation de la paix avait permis à Julien de sortir de ce lieu épouvantable. Il avait été conduit dans un hôpital où il avait passé six mois, et où on lui avait donné de l'argent, après sa guérison, pour lui permettre de se rendre jusqu'à la frontière. De là, il était venu à pieds, mal vêtu, et par des chemins horribles, ce qui l'avait réduit de nouveau à un état de faiblesse extrême.

Mais, une fois transporté au logis de sa mère, grâce aux bons soins de celle-ci et à l'amitié de Paul qui se manifestait sous les formes les plus délicates, il se rétablit promptement, et dans les premiers jours

de juin, il put, avec sa mère, aller faire d'assez longues promenades dans la campagne dont l'air pur contribuait beaucoup à le fortifier.

Au mois de juillet, il reçut du ministère de la guerre, de Washington, les arrérages de sa solde, pour tout le temps qu'il avait passé en captivité. Ce n'était pas une forte somme, environ trois cents dollars ; mais c'était, dans les circonstances actuelles, un secours précieux.

Julien avait maintenant vingt-six ans ; il lui fallait embrasser une carrière quelconque et se décider au plus tôt. C'est ici que les conseils et la bonne amitié de Paul vinrent encore à son secours.

Il y avait, dans le voisinage, une assez bonne ferme qu'on pouvait obtenir à des conditions faciles, Paul conseilla à Julien de l'acheter.

— Crois-moi, lui dit-il, l'agriculture est toujours la carrière la plus sûre et la plus tranquille, sans compter qu'elle en est une des plus honorables. Pour ce qui est de la somme nécessaire, tu possèdes déjà trois cents piastres, moi, je fournirai le reste que tu me rendras lorsque tes affaires seront dans un état plus prospère. Il est inutile de faire des objections, ajouta-t-il, en voyant que Julien ouvrait la bouche pour parler ; cette avance ne me gêne aucunement, et entre de vieux amis comme nous, tu comprends, la chose est toute naturelle. A moins, toutefois, que tu ne te sente aucun goût pour la culture.....

Mais, au contraire, Julien avait trop vu le bonheur de son ami pour ne pas désirer embrasser un état dont il constatait chaque jour de plus en plus les bienfaisantes influences. Il n'avait pas d'objections à faire valoir sous ce rapport, et, puisque Paul lui offrait si généreusement de l'aider, il ne pouvait pas refuser ce secours sans blesser celui qui le mettait à sa disposition.

Tout fut donc décidé sur l'heure, et le vingt-neuf septembre, époque des mutations de biens-fonds à la campagne, — Julien et sa mère entraient en pleine possession de leur propriété.

Paul fut pour Julien un professeur qui enseignait autant d'exemple que de précepte, et aujourd'hui les deux amis sont deux des propriétaires les plus riches et les plus influents de leur paroisse. Ils

ont chacun une nombreuse famille, et c'est un des enfants de Julien, — élève d'une de nos écoles normales, — qui m'a rapporté les faits que je viens de vous raconter.

NAPOLÉON LEGENDRE.

— 000 —

Un vieux Curé.

Autrefois, dans notre village,
Vivait un modeste curé ;
Vieillard au front courbé par l'âge
Et des malheureux vénéré.
Il visitait sous l'humble mousse
La pauvreté dans l'abandon,
Et quand il parlait, sa voix douce
Parlait de paix et de pardon.

A sa porte au jour de l'épreuve,
Personne ne frappait en vain ;
Avec l'orphelin et la veuve
Il savait partager son pain.
Si quelque brebis indocile,
Loin du droit chemin s'égarait,
Tendre appui du roseau fragile,
Doucement il la ramenait.

Quand les habitants du village
Venaient prendre l'air frais du soir,
Autour du chêne au grand feuillage
Avec eux il allait s'asseoir ;
Quand la nuit était froide et noire,
Il allait au coin de leur feu
Leur lire une touchante histoire,
Prise dans le Livre de Dieu.

Le dimanche, après la prière,
Il leur disait : « Aimez-vous bien :
L'amour est la vertu première.
Et sans l'amour la foi n'est rien.
Ne condamnez jamais personne ;
Aux lois de Dieu soyez soumis ;
Si vous voulez qu'il vous pardonne,
Pardonnez à vos ennemis ! »

Puis, dans sa naïve éloquence
Il prêchait avec charité, —
A l'épouse la bienveillance,
A l'époux, la fidélité ;
A l'opprimé, la patience ;
Au coupable, le repentir ;
Au jeune enfant, l'obéissance ;
Au vieillard, la vie à venir !

A sa fête, garçons et filles
Lui portaient bouquets et présents ;
On le voyait sous les charmes
Sourire à leurs jeux innocents.
Chacun l'aimait, car sous son aile
Venait s'abriter le malheur ;
Car sa tendresse paternelle
Prendait part à chaque douleur.

Mais le vent des morts tout emporte.....
Un jour, hélas ! du vieux pasteur,
La mort vint frapper à la porte :
Il s'endormit dans le Seigneur.
Il ne voulut qu'une croix noire
Pour accompagner son cercueil,
Et pour honorer sa mémoire
Tout le village prit le deuil.

BIGOT

— 000 —